

In *Analyse linguistique des interactions*, Revue *Marges Linguistiques* No 2, Novembre 2001. 163-176. Revue on-line <http://www.marges-linguistiques.com> (Version papier sous presses Paris, L'Harmattan).

Claire Maury-Rouan

Equipe AFL.

LPL – UMR 6057 du CNRS

Université de Provence.

claire.maury-rouan@lpl.univ-aix.fr

Notice biographique

Claire Maury-Rouan, linguiste, a travaillé dans le domaine de la syntaxe générale et de la description linguistique des troubles du langage. Depuis une quinzaine d'années, ses activités de recherche portent sur le versant non-verbal de la communication, notamment dans sa relation avec le verbal dans le cadre de l'analyse linguistique des interactions. Maître de Conférences au Département des Sciences du Langage et au Laboratoire Parole et Langage de l'Université de Provence, elle appartient à l'équipe AFL (Analyse des Fonctionnements Langagiers) ainsi qu'à l'équipe MCH (Multimodalité de la Communication Humaine).

Le flou des marques du discours est-il un inconvénient ?

Vers la notion de "flueur discursif"

Résumé

Quatre phénomènes aussi différents que le guidage discursif explicite, les conduites discursives d'amadouage de la modulation et de l'hypocorrection, ou enfin d'authentiques difficultés de mise en mots peuvent être invoqués pour rendre compte de certaines formes – notamment de particules comme *enfin*, *bon*, *quoi*, *ben..* dont le caractère sémantiquement et fonctionnellement flou a été fréquemment souligné. Le contexte peut n'éclairer en rien la fonction de ces marques, concentrées par définition dans

les mêmes situations énonciatives. Les paramètres mimogestuels peuvent aider à discriminer ces fonctions. Mais le caractère flou de certaines particules discursives, oscillant du statut d'instructions précises à celui de phatique ou de temporisateur pourrait, selon notre hypothèse, constituer le mécanisme même d'emplois où le locuteur donne le change, recourant à ces "petits mots" comme à des *leurres discursifs*. Dérivant leur pouvoir de tromper l'œil de leurs emplois sémantiquement forts, ils serviraient à temporiser en conférant une rigueur illusoire à un discours hésitant dans d'autres stratégies interactives, ces mêmes formes serviraient à la mise en scène calculée d'un embarras simulé.

Mots-clés coénonciation – régulation - amadouage – interaction - non-verbal - particules discursives – hésitations - flou- leurres discursifs .

Abstract

At least four different phenomena (1) discourse instructions, interaction strategies (softeners) such as (2) modulation or (3) hypocorrection, and (4) genuine dysfluencies can account for the presence of the same reformulation patterns and discourse particles, such as spoken French *enfin, bon, ben, quoi..*, hence difficulties in identifying actual functions in given contexts.

Such particles have been currently characterized as semantically and functionally fuzzy. Few clues can be expected from contexts, as (1) to (4) usually occur in the same situations: when speakers are attempting to verbalize relatively new or complex referents. Although some indications could be expected from nonverbal clues (as appeared from videotaped data) it seems that verbal communication might include a certain degree of fuzziness. The fuzzy character of such particles might constitute the very mechanism of their function when used by speakers as *discourse lures*: retaining something of their precise meaning (in other contexts), they operate as efficient floor-holders in cases of hesitation, and can be used to mimic genuine dysfluency in the pursuit of several interactional goals.

Key-words discourse particles, interaction, co-enunciation, regulation, non-verbal clues, dysfluency, softeners, face-work, fuzziness, *discourse lures*

Introduction

L'approche linguistique des discours oraux observés au sein de l'interaction amène à s'interroger sur l'interprétation fonctionnelle de certaines formes et configurations verbales, notamment dans le cas de certaines formes d'auto-corrections, auto-reformulations et approximations successives, ou encore devant les occurrences de particules ou connecteurs comme *enfin, bon, quoi, alors, ben..* "petits mots"

du discours dont le caractère sémantiquement flou et polyfonctionnel a été souligné par la plupart des descripteurs, quel que soit le type de corpus ou le point de vue adopté. En effet, les locuteurs semblent avoir recours à ces mêmes formes alors même qu'ils construisent des activités langagières bien différentes : typiquement, on trouvera les auto-reformulations, ou les "petits mots" déjà évoqués aussi bien comme éléments du maillage de l'organisation discursive que comme marques explicites des articulations de l'interaction. On va voir que ces mêmes formes se retrouvent au service de démarches interactives d'amadouage développées dans la co-construction du sens, la modulation et l'hypocorrection. Elles peuvent enfin constituer les symptômes d'authentiques phases de difficulté de mise en mots traversées par le locuteur. L'évocation, même incomplète, de l'éparpillement de ces emplois conforte, dans le cas des "petits mots", une réputation d'éléments linguistiques difficiles à cerner et rebelles aux tentatives de classement.

L'étude présentée ici, fondée sur le modèle de gestion pluridimensionnelle du dialogue proposée par Vion 1995 envisage les activités de chacun des participants d'une interaction verbale comme se déroulant à l'intérieur d'un espace interactif. Espace complexe, traversé par un réseau de relations interdépendantes où les sujets occupent simultanément différentes places. Relations d'ordre social et interpersonnel (où vont intervenir, notamment, les enjeux de figuration). Relations de type interlocutif, où se situent d'autres niveaux de pertinence, comme le type de tâche discursive engagée (narration, argumentation..) et le positionnement énonciatif des locuteurs dans leurs discours. La dynamique de l'interaction procède de la gestion simultanée par les participants de ces différents niveaux, qui sont en constante intrication dans chacun des comportements langagiers observés. La reformulation des propos de l'interlocuteur, par exemple, dans un échange argumentatif, tout en constituant une progression dans la construction conjointe de la référence, peut donner de la considération au partenaire, à travers des propos supposés tenus, et sert de légitimation à la parole du nouveau locuteur, montrant qu'il parle à propos. L'apparition du discours divergent est ainsi préparée de manière à ne pas trop menacer les faces en présence et à faciliter la relation (Vion 1995, p. 189). Nous verrons que de la même manière, des activités réflexives comme la modulation et l'hypocorrection témoignent de la gestion par les locuteurs d'une construction conjointe du sens en étroite relation avec l'équilibre intersubjectif.

D'un point de vue heuristique, une conception interactive de la communication verbale semble pouvoir rendre compte de beaucoup des aspects des données observables que constituent nos échanges verbaux; mais il ne faut pas perdre de vue que cette conception implique une complexification non négligeable des opérations mentales auxquelles doivent se livrer les locuteurs, dans la construction de leurs discours et dans les réajustements constants auxquelles celle-ci est soumise, du fait de la prise en

compte permanente des paramètres de l'espace interactif. Suivant ce cadre théorique, conformité aux attentes et aux genres, inférences intégrant les différents positionnements, vigilance à l'égard des fluctuations de l'équilibre intersubjectif président à nos choix lexicaux, prosodiques, syntaxiques, etc., impliquant des calculs complexes. Ces calculs doivent être effectués avec une rapidité compatible avec les conditions de la communication verbale en face à face, ce qui pose le problème de notre capacité de locuteurs et d'auditeurs à gérer une telle charge cognitive, et du degré de conscience qui accompagne ces différentes opérations¹. Aussi peut-il paraître envisageable que certaines formes linguistiques comme les particules discursives fonctionnent de façon flottante, c'est à dire que leur caractère flou se prête précisément, selon notre hypothèse, à des emplois où il n'est pas absolument nécessaire que le locuteur ou le destinataire tranchent entre plusieurs fonctions possibles Pour que la communication fonctionne; d'autre part, ce même caractère flou pourrait constituer le mécanisme de leur efficacité en tant que ce que nous appellerons des *leurres*, faux-semblants au service de diverses stratégies (dilatoires, d'appel à l'attention, d'amadouage..) en renvoyant précisément, de façon illusoire, à des valeurs que ces mêmes formes possèdent dans d'autres contextes d'emploi.

1. Coénonciation et complexité des opérations de mise en mots.

L'analyse linguistique des interactions envisage la mise en mots comme une activité co-construite, dans le cadre général d'une conception co-énonciative de la production discursive. Cette conception de la co-énonciation, au-delà de sa vision dialogique du discours comme produit hétérogène, traversé à la source par de multiples voix "co-énonciatrices" identifiables ou non, s'intéresse aussi, d'un point de vue plus directement dialogal, à la prise en compte, dans l'élaboration du discours, du coénonciateur destinataire et de ses réactions. La prise en compte de cet Autre, dont témoignent de nombreuses traces dans la structure du discours, suppose que le locuteur doit construire mentalement et intérioriser une représentation du destinataire, de son savoir et de ses attentes. Le locuteur se livre donc à une sorte de "simulation" en continu, imaginant ce que peut éprouver ce destinataire en réaction au discours reçu "Tout énonciateur est aussi son propre coénonciateur, qui contrôle et éventuellement corrige ce qu'il dit" (Maingueneau 196, 14). C'est cette sorte de projection-identification qui amène l'énonciateur à parsemer son discours de nombreuses marques-instructions de guidage discursif comme les connecteurs, facilitant le cheminement cognitif proposé de même, elle le rend capable d'adapter ce discours à ce qu'il anticipe des attentes de son public, et de veiller au ménagement des faces des

¹ L'analyse de ces mécanismes justifierait une approche psycholinguistique aux niveaux très fins où se situent les recherches initiées par W.J.M. Levelt (1989) *Speaking: From intention to articulation*, MIT Press), ou M.F. Garrett (1980) "Levels

partenaires engagés dans la communication (ce qui donne naissance à d'autres marques, comme certaines formes de modalisation).

Ce coénonciateur peut être "construit" – absent ou fictif (cas du monologue, du discours écrit) ou coïncider avec un partenaire physiquement présent dans les interactions en co-présence. Dans ce second cas, un *interlocuteur* en chair et en os se superpose au coénonciateur intériorisé par le biais de ses interventions, répliques et réactions. Il est probable que le travail du locuteur devient considérablement plus complexe (compte tenu notamment de la rapidité de traitement imposée par la situation d'échange) car l'élaboration du discours doit se faire en direct, et confronte la représentation du coénonciateur intériorisé (déjà envisagée) à celle qui émane de l'activité de régulation du coénonciateur co-présent. Les tâtonnements, reprises et reformulations, les revirements énonciatifs caractéristiques de l'oral témoignent de ce réajustement "à vue" qui résulte simultanément de calculs coénonciatifs – priori – et de ceux que déclenche l'activité régulatrice concrète d'un interlocuteur devenu une partie prenante plus imprévisible dans la co-construction du discours. Aussi l'analyse linguistique des interactions confère-t-elle un rôle important au "back-channel" audible (notamment sous forme d'incises, de *mm* ou *hm* régulateurs), comme attestant de l'écoute et du soutien de ce partenaire dans la co-construction du discours (de Gaulmyn 1987, Kerbrat-Orecchioni 1990). Mais on ne doit pas perdre de vue que les manifestations d'attention, de soutien, d'indifférence, de perplexité ou de désaccord de l'interlocuteur passent aussi par sa mimique et par l'orientation de son regard, dont le locuteur s'assure régulièrement par des regards de contrôle. En complément des répliques et des régulateurs audibles produits par l'interlocuteur, l'activité mimo-gestuelle de régulation produite par l'interlocuteur amène le locuteur à infléchir le style, le rythme ou le contenu de son discours dans les interactions en face à face (Cosnier 2000, Maury-Rouan 2001).

Dans l'interaction en face-à-face, parler apparaît donc comme une activité beaucoup plus complexe que la transposition d'une pensée pluridimensionnelle dans les dispositifs contraints de la linéarité à laquelle renvoie habituellement la notion de "mise en mots". En effet, outre les opérations de traduction-transposition, et simultanément (ou quasi-simultanément) le locuteur doit exercer un contrôle de son propre discours. Ce contrôle correspond à une évaluation du discours produit sur deux plans distincts *au moins* : (1) du point de vue (cognitif) des représentations construites, cette évaluation est à l'origine du marquage explicite de l'organisation de ce discours, mais aussi des explicitations, reformulations ou gloses méta-énonciatives déclenchées en cours de route, si cette mise en mots est

of processing in sentence production", in B.L. Butterworth (ed) *Language Production*, vol. 1 – *Speech and talk*, New York

sentie comme défailante ou inadéquate□(2) évaluation réflexive également de ce qui est dit au regard de l'équilibre intersubjectif des partenaires de l'interaction, cette seconde évaluation étant le déclencheur d'activités métadiscursives spécifiques . L'omniprésence des traces du réajustement par les sujets de leur propre discours sur ces différents plans suggère que ce contrôle est une activité continue, bien reflété par le terme "□monitoring□ qui la désigne en anglais (Levelt 1983, Lee et Beattie 1998)□ c'est un véritable *suivi* du cheminement du destinataire "co-énonciateur□ (en termes de démarche cognitive, et de fluctuations de vécu subjectif), que celui-ci soit absent et simulé intérieurement, ou physiquement présent□un interlocuteur actif, qu'il s'agit d'assumer ; dans ce second cas, le suivi se redoublant d'une attention vigilante chargée d'interpréter "on-line" les réactions qui émanent de l'interlocuteur.

Les traces de cette activité de suivi au plan cognitif sont donc à rechercher du côté du marquage discursif, et d'activités méta-énonciatives comme la reformulation, témoignant d'un guidage attentif du destinataire, ou, dans le cas de reformulations auto-orientées, d'un effort du locuteur pour surmonter une difficulté d'énonciation ou améliorer une formulation ressentie comme inadéquate (Gaulmyn 1987, Charolles 1987, Kerbrat-Orecchioni 1990□43, Traverso 1996□209-210).

Sur le plan de la relation intersubjective, la prise en compte de l'interlocuteur présent ou virtuel est repérable, parmi de nombreuses marques, au travers des formes langagières d'amadouage assurant le ménagement des faces des partenaires de l'interaction (Kerbrat-Orecchioni 1990). Partant d'un point de vue analogue, l'analyse pluridimensionnelle du discours proposée par Vion (1995), en mettant l'accent sur la gestion simultanée par les sujets de la relation sociale-interpersonnelle et de la relation interlocutive, nous permet d'appréhender, à l'articulation de ces différents niveaux, deux modes particuliers d'énonciation□la *modulation* et l'*hypocorrection*, toutes deux caractéristiques la gestion de l'intersubjectivité par le locuteur au sein même de l'opération de construction du sens.

2. Polysémie des marques de l'activité discursive.

2.1. Modulation et hypocorrection.

La modulation, opposée à la *tension*, selon le concept proposé par Robert Vion, correspond à une diminution du degré d'auto-implication du locuteur dans son dire. Elle concerne "□bus les processus tendant à diminuer la part de subjectivité, et donc de risque, que chacun peut investir dans l'interaction□ Les modulations peuvent apparaître sous de nombreuses formes□ dans les choix

Academic Press) mais nous limiterons ici à une approche globale.

lexicaux, mais aussi dans "*Le registre de l'euphémisme, de l'atténuation (..) des discours précautionneux (..) des actes indirects, des préliminaires, des justifications, des auto-corrections, etc..*" (1992 p. 244). Les séquences de réévaluation, ("*En fait, au fond*", invitant à interpréter, à relativiser ce que le locuteur vient de dire), de même que certaines modalisations du dire ("*Faisons que..*"), le recours à d'autres voix (discours rapporté, polyphonie) permettent d'aller vers l'autre, pour négocier cette co-construction du sens sans imposer son point de vue et mettre en péril la face de l'autre.

Par opposition aux phases de tension, le locuteur produit en modulant ce type de commentaire implicite sur son dire :

"*je suis moins sûr qu'il n'y paraît du point de vue que j'avance*" ou "*il y a moins qu'il n'y paraît*" (par opposition aux phases de tension) "*je suis plus susceptible de négocier*". Comparer à cet égard :

c'est FOU ce truc-là (tension)

avec :

enfin, je veux dire, ça peut être assez grave (modulation)

La notion d'hypocorrection (Maury-Rouan 2000) correspond elle aussi à une démarche de figuration comme la modulation, l'hypocorrection vise à ménager la face positive du partenaire. Tout locuteur qui présente dans ses propos un contenu élaboré, savant, ou ambitieux, prend de ce fait une position haute menaçant de façon fugace, peu consciente, mais réelle, la face des partenaires de l'interaction. L'activité d'hypocorrection vise à retrouver l'équilibre intersubjectif en compensant le caractère ambitieux du contenu du discours au prix d'une dégradation calculée de sa forme : registre du lexique ou de la syntaxe plus relâchés, recours à l'accent local, mais aussi bafouillage, patterns d'hésitation, encombrement de "petits mots" faiblement sémantisés : *hein, ben, quoi, bon..* L'hypocorrection présente dans ce second cas une sorte d'imitation (délibérée selon notre hypothèse) du comportement discursif d'un sujet traversant une phase de difficulté réelle de mise en mots.

Le cas de cet étudiant prenant part à un débat entre pairs sur le thème de l'union européenne, nous semble caractéristique de cette démarche :

() parce que l'équilibre Est-Ouest vachement euh (1.44) c'était très euh (1.65) rassurant quoi on savait bon y avait des ++ y avait un bloc Oue + Est ++

Avec l'hypocorrection, le locuteur produit ce type de commentaire implicite sur son activité discursive : "*je suis moins sûr de moi (moins brillant causeur) qu'il n'y paraît*". Tout se passe donc comme si le locuteur rachetait sa domination momentanée en affublant son discours d'une connotation humble, par une démarche voisine de ce que Kerbrat-Orecchioni (1992, T.II 186-187) a décrit sous le

nom de *précaution ravalante*. Au même titre que la modulation, l'hypocorrection est une prévention/réparation interactive, et en tant que telle une activité de type métadiscursif. Comme la modulation, elle prend en compte à la fois les mouvements de construction de la référence et la gestion de l'intersubjectivité – mais la construction de la référence n'est pas impliquée de la même façon dans l'hypocorrection, où l'enjeu n'est pas directement une négociation du sens. Dans le cas de la modulation, c'est un impérialisme potentiel du locuteur sur la construction du sens qui constitue la menace la face du partenaire, tandis que dans l'hypocorrection, la menace réside dans le contraste défavorable créé par la performance flatteuse du locuteur innovant. Enfin, modulation et hypocorrection diffèrent en ce que la modulation est *montrée*, tandis que l'hypocorrection est *déguisée* – puisqu'elle fonctionne en imitant "hypocritement" le comportement authentique d'un locuteur moins sûr de lui et moins intimidant.

Si les deux démarches se distinguent aisément du point de vue théorique, il faut reconnaître que, dans la pratique de l'analyse du corpus, la démarcation n'est pas toujours aisée. Les choix lexicaux moins fortement marqués de la modulation peuvent se confondre avec le recours au lexique plus "humble" de l'hypocorrection – de même, le recours à des "jokers" comme "ohose, truc, machin" dont Vion a montré qu'ils servent à généraliser et à relativiser dans le cadre de la modulation peuvent également contribuer au style délibérément "décontracté" recherché dans l'hypocorrection. D'autres formes typiques de la modulation comme les autocorrections, séquences de réévaluation ("En fait, au fond..") les modalisations du dire ("Disons que..") peuvent ressembler jusqu'à l'indécidable aux bredouillements mis en scène dans l'hypocorrection. L'exemple de modulation donné plus haut, "*enfin, je veux dire, ça peut être assez grave*" s'analyse en effet en reformulation-atténuation, cédant tactiquement du terrain au coénonciateur dans la construction du sens – mais ces formes pourraient tout aussi bien relever des feintes difficultés de mise en mots de l'hypocorrection. Inversement, une partie du fragment interprété comme hypocorrection

"on savait bon y avait des ++ y avait un bloc"

est un candidat valable à l'interprétation en termes de modulation – *bon* marque souvent une hésitation (mimée par l'hypocorrection), mais également la prise en compte (modulation) du point de vue de l'autre (Brémond 2001) – enfin les reformulations en cascade peuvent mimer la détresse lexicale (hypocorrection) ou viser à atténuer une assertion (modulation). Les difficultés de l'analyse ne s'arrêtent pas là, puisque, si ces deux démarches métadiscursives partagent en surface un certain nombre de leurs marques, dans bien des cas ces mêmes marques sont également interprétables comme des formes authentiques d'hésitation (recensées et analysées pour le français parlé par Blanche-Benveniste 1987) et peuvent enfin correspondre à bon nombre des *marqueurs discursifs* sans ambiguïté

(*enfin, bon..*) auxquels les locuteurs ont recours, à l'oral ou à l'écrit, comme points de repères de l'organisation du discours.

Ainsi, dans bien des cas, un même fragment discursif pourra légitimement s'interpréter comme relevant aussi bien de l'hésitation que de la modulation, de l'hypocorrection ou du guidage discursif.

2. 2. Une catégorie mouvante□les petits mots du discours.

Du reste, indépendamment de cette fréquente indécidabilité de fonction de certaines activités discursives, les marques du discours en elles-mêmes ne constituent pas non plus, en tant que classe ni en tant qu'unités, un ensemble d'entités aux contours nettement définis. De nombreuses appellations s'efforcent de recouvrir des regroupements plus ou moins superposables de formes, spécialisées ou non, baptisées, selon les emplois observés et les critères de pertinence fonctionnelle retenus par les chercheurs *marqueurs discursifs* ou *de structuration* (Traverso 1996, Dostie et de Sève 1999), *connecteurs* (Riegel et al. 1994), *particules discursives* (Mosegaard-Hansen 1998) ou *énonciatives* (Fernandez-Vest 1994), *ponctuants* (Vincent 1993, Traverso 1996), ou encore - en vrac - *mots du discours* ou *petits mots* (Ducrot 1980, Vincent 1993, Traverso 1999, Bouchard 2000).

2.2.1 Les connecteurs.

S'attachant essentiellement à la description du français écrit, Riegel et al. parviennent à cerner avec précision la catégorie des connecteurs, tout en gardant une certaine prudence□ "*dans l'enchaînement linéaire du texte, les **connecteurs** sont des éléments de liaison entre des propos et des ensemble de propositions□ils contribuent à la structuration du texte en montrant les relations sémantico-logiques entre les propositions ou entre les séquences qui le composent. Pour rapprocher ou séparer les unités successives d'un texte, les connecteurs jouent un rôle complémentaire par rapport aux signes de la ponctuation*" (p.616-617). Au-delà de l'enchaînement local des propositions, les connecteurs peuvent agir comme des *organiseurs textuels* ajoutant à l'enchaînement entre les propositions (*liage*) la structuration hiérarchisée du texte en ensemble de propositions (*empaquetage*) (p.617). Les connecteurs permettent donc d'organiser le discours en surmontant l'obstacle de la linéarité□ "*comme les énoncés renvoient à des entités qui ne sont pas linéaires (concepts, procès, référents spatio-temporels, etc.) celles-ci doivent se plier aux contraintes de la linéarité, de la mise en texte ; les connecteurs, de même que la ponctuation, favorisent cette opération, en spécifiant les relations que les unités du texte entretiennent dans l'univers de référence dénoté*" (p.623). Les connecteurs sont ici clairement définis par leur fonction, la catégorie étant limitée aux unités dont c'est toujours le rôle, et à celles que l'on trouve au début des énoncés (p.617). Les auteurs prennent toutefois la précaution de souligner que "*les connecteurs sont généralement des unités polyvalentes, que l'on peut analyser de différentes manières*"

(p.617). Si Riegel et al. parviennent à regrouper les connecteurs en temporels, spatiaux, argumentatifs (opposition-concession, explication-justification, complémentation, conclusion), énumératifs et connecteurs de reformulation, ils soulignent cependant que "*si ces connecteurs sont associés à un type de texte privilégié, ils ne sont pas exclus d'autres types, où ils prennent éventuellement d'autres valeurs*" (p.618).

2.2.2 Les "petits mots du discours" à l'oral.

Le caractère sémantiquement instable et polyfonctionnel des connecteurs à l'œuvre dans le discours écrit ne fait que s'accroître lorsqu'on aborde la circulation du discours à l'oral, avec l'apparition de nouvelles fonctions spécifiques marquées par d'autres "petits mots" (comme *alors, et puis, bon, ah, ben, donc, tiens, tu vois, enfin*) dont certaines assument à l'occasion les emplois des connecteurs décrits plus haut. La plupart de ces petits mots existent également dans l'usage écrit, mais, comme le constate Bouchard (2000), leur valeur à l'oral s'écarte de façon plus ou moins marquée du signifié que leur attribue le langage écrit. Même si cet écart ne va pas jusqu'à la désémantisation, "plurifonctionnalité et flou sémantique" caractérisent ces "petits mots" dans le discours et dans l'action (p.235). Prétendre décrire sémantiquement ou classer *a priori* chacune de ces différentes marques discursives paraît donc illusoire, et la démarche choisie par Traverso (1999 : 44-49) semble la plus efficace : prendre comme point de départ pour la description, plutôt que les marqueurs eux-mêmes, les différentes fonctions que ces marqueurs assurent, fût-ce de façon fluctuante. "*Usus des catégories grammaticales les plus diverses (adverbes, conjonctions, verbes, interjections)*" : ces marques discursives sont regroupées par Traverso sous le vocable neutre de *petits mots* et réparties dans quatre rôles principaux, les deux premiers surtout étant spécifiques de l'échange oral :

- (a) indicateurs de la structure de l'interaction (ouvriers comme *tiens, à propos, alors, et autrement* ; conclusifs *enfin, de toute façon, bon ben*, pour clore un thème ou un discours ; ponctuels qui servent d'appui au discours *bon, bon ben, quoi, voilà*)
- (b) manifestation de la co-construction (marqueurs phatiques appelant l'attention *tu sais, tu vois*, ou cherchant l'approbation comme *hein, n'est-ce pas*)
- (c) marquage de la progression discursive (marqueurs de planification *donc, puis, alors, et puis*; marqueurs de reformulation *enfin, quoi, bon, c'est-à-dire*)
- (d) marquage de l'articulation des énoncés (où l'on retrouve les connecteurs et opérateurs de l'écrit : *mais, donc, alors, finalement, pourtant...*)

2.2.3. Des marques linguistiques identiques pour quatre phénomènes différents.

On constatera avec Traverso (p.49) que ces quelques exemples confirment l'extrême polyvalence des "petits mots" : *alors, enfin, bon ben, quoi* fonctionnent à plusieurs niveaux différents de la

classification. Or, un bref retour en arrière nous confirmera que non seulement ces dernières formes, mais la presque totalité des "petits mots" recensés par Traverso dans différentes fonctions de marquage explicite du discours vont se trouver également mobilisés dans le jeu sur la distance entre le locuteur et son dire créés par la modulation, et que certains d'entre eux contribuent, dans l'hypocorrection, aux changements calculés de registre (*ben, bon ben, hein, quoi..*) et aux phases d'hésitation simulée. Ailleurs, ces mêmes formes sont les traces involontaires de l'hésitation authentique, composante qui accompagne naturellement bon nombre de cas de reformulation. Plus classiquement enfin, dans une tout autre dynamique, la présence de formes comme *alors, enfin, donc...* peut correspondre à la mise en place de repères, de balises discursives étayant l'activité d'écoute. Et le contexte ne permet pas forcément de désambiguïser la fonction de ces marques □ *par définition*, ces quatre phénomènes □ authentiques difficultés d'énonciation, nécessité de guidage du destinataire par un "□ornage □ discursif, modulation et hypocorrection ont toutes les chances de se présenter aux mêmes moments □ du discours : les plus délicats à négocier, dans la co-construction du sens ou dans la gestion de l'interaction.

3. Les critères de distinction possibles du côté de la mimo-gestualité.

Ces marques que nous analysons comme relevant de fonctions différentes dans le discours sont donc parfois impossibles à différencier si l'on s'en tient au "ras du texte", □ du point de vue de ses seuls constituants verbaux : *quoi, (en) '□n*, les pauses, l'interruption par une incise de type *□p crois*, par exemple, pouvant correspondre les unes et les autres à chacun des quatre cas de figure envisagés. Or postuler qu'elles correspondent à des fonctions communicatives distinctes implique que ces fonctions soient identifiables par les interactants. Dans certains cas, une telle discrimination est rendue possible par les inférences que le contexte discursif et les rituels de l'échange suggèrent aux partenaires du dialogue □ telle interprétation est vraisemblable, telle autre est exclue par le contexte et la situation. Parmi les éléments ce contexte, la mimo-gestualité qui accompagne et complète les échanges verbaux constitue pour les interlocuteurs une source d'informations pertinentes considérable, même si ce paramètre n'est pris en compte qu'exceptionnellement par les analyses de discours.

3. 1. Les gestes coverbaux.

La plupart des études portant sur l'activité gestuelle en situation d'hésitation s'accordent (malgré des divergences sur l'interprétation psycholinguistique des observables : Mc Neill 1989, Butterworth et Hadar 1989) sur la présence de gestes illustratifs de type iconique ou métaphorique fonctionnant en parallèle avec certains des mots de l'énoncé. Le geste, dont le mouvement anticipe régulièrement sur la

partie d'énoncé à laquelle il est associé, se maintient notamment pendant le silence des pauses et les hésitations, avant l'accès au mot recherché, surtout lorsque les performances verbales à accomplir sont complexes et difficiles (McNeill 1992, Rimé et Schiaratura 1991). En effet, les gestes iconiques et métaphoriques, même si leur rôle effectif en tant qu'illustrateurs conscients de la parole est avéré, constituent l'expression parallèle, sur le mode imagé, de la pensée véhiculée par l'énoncé verbal. Ils peuvent enfin fonctionner comme des aides² inconscientes pour la mise en mots de la pensée préverbale, et pour la recherche lexicale (Cosnier et Brossard 1984), au même titre d'ailleurs que certains rythmiques (*beats*) (Beattie et Shovelton 1999). La manifestation même des gestes iconiques pourrait fournir des indications précises sur les déroulements des opérations mentales de mise en mots. En effet, dans les ruptures (hésitations suivies de reformulations), Seyfeddinipur & Kita (2001) observent que le geste du locuteur s'arrête, au cours de sa *phase de préparation* (Mc Neill 1992), antérieurement à l'interruption de l'énoncé parlé² inversement, la reprise du geste précède, avec un décalage chronologique identique, l'émission de l'énoncé reformulé². Pour Seyfeddinipur & Kita, un tel décalage confirmerait l'hypothèse selon laquelle les locuteurs, en opérant un suivi-contrôle de leur discours ("monitoring their own speech"² processus coénonciatif dans la perspective présentée plus haut) n'interrompent pas immédiatement leur parole lorsqu'ils y détectent une erreur ou une inadéquation² en revanche, cette détection coïnciderait avec le moment de la suspension du geste. Selon cette hypothèse, si le locuteur continue à parler pendant quelques fractions de seconde après l'interruption de son geste, c'est qu'il gagne le temps nécessaire à la planification d'une reformulation en profitant de la réserve des mots déjà planifiés (*buffer*) qu'il a à sa disposition, ce qui lui permet d'éviter éviter la panne absolue d'une pause silencieuse avec risque de perdre son tour de parole (Seyfeddinipur et Kita 2001). La suspension des gestes parallèles au discours quelques fractions de seconde avant une pause suivie de reformulation, de même que la présence de gestes lors de pauses (silencieuses ou remplies) ou de bredouillements pré-lexicaux pourraient donc des indicateurs fiables de l'authentique panne verbale, permettant de discriminer ces hésitations "vraies" de celles qui sont mises en scène dans l'hypocorrection.

3.2. Le regard du locuteur.

La mimo-gestualité peut fournir un critère supplémentaire avec le regard du locuteur. De l'avis général, les locuteurs regardent davantage leurs auditeurs lorsque le flux des paroles est aisé que lors des passages difficiles (cf. Lee et Beattie 1998 pour une revue de question² cf également Bouvet et Morel

² Dans la conception de Mc Neill, l'interruption et la reprise du geste correspondent respectivement au moment de détection

2001). Les cycles temporels du regard semblent refléter les processus fondamentaux de planification du discours spontané. La répartition des regards, connue depuis les travaux de Kendon (1967), correspond en effet à l'alternance des phases de travail énonciatif et aux phases d'évaluation phatique (prenant en compte les réactions du partenaire en fin d'énoncé ou de syntagme). Si les locuteurs regardent leurs auditeurs pendant une période de planification du discours, leurs difficultés de parole augmentent de façon marquée, les faux départs en particulier – selon Kendon, il y aurait pour le locuteur incompatibilité entre l'activité de "monitoring" du comportement de l'interactant et la planification de son propre discours, ce qui exclut la possibilité regarder l'autre lorsque l'on est en train de construire ou de remanier ce discours. Ce principe permettrait de prédire la répartition des regards, qui serait fonction de l'exigence cognitive sous-jacente à la génération et à la production des énoncés. En ayant soin d'intégrer à l'interprétation l'ensemble des autres paramètres de l'analyse discursive pour éviter de l'écueil d'une possible circularité, on peut disposer ainsi, avec l'observation de la direction du regard, d'un appréciable complément d'indices pour mettre en évidence la fonction des séquences problématiques, notamment par la distinction des phases d'élaboration (véritables hésitations, préparation de reformulations) – de celles de vérification de l'impact d'une "stratégie". D'autres critères récemment proposés par Morel et Bouvet (2001) – à partir de leurs observations : la présence dans la voix du locuteur de variations mélodiques reconnaissables en tant que marques de l'anticipation (d'accord ou de discordance), par opposition aux phases d'absence d'anticipation, avec de repli sur soi, devraient également intervenir de façon utile dans ce type d'investigation.

3. 3. Sondage d'un échantillon de corpus multimodal.

Nous pouvons tenter une amorce d'application de ces critères mimo-gestuels à l'analyse d'un extrait de corpus dans lequel deux jeunes gens, Eric (E) et Bruno (B), échangent leurs points de vue sur un sujet controversé de l'actualité – le C.I.P., projet gouvernemental pour l'insertion professionnelle des jeunes. Le débat, dont ils ont choisi le thème parmi trois propositions, se déroule en studio, filmé simultanément par trois caméras vidéo, ce qui engendre une situation peu naturelle, mais où il est possible cependant d'observer et d'analyser un matériau discursif assez riche, tout en ayant accès aux composantes mimo–posturo-gestuelles de l'interaction³.

du problème, et d'un premier formatage de l'énoncé reformulé.

³ Les données obtenues par ce dispositif consistent en deux enregistrements vidéo, l'un montrant les deux interactants face à face en plan d'ensemble, l'autre en plan rapproché, l'image de chacun des participants étant présentée de face, par juxtaposition à l'écran des deux enregistrements effectués par deux caméras distinctes. Le corpus total, constitué de vingt dyades de dix minutes chacune, a été exploité dans le cadre de cette sur la durée de deux dyades, à partir d'une transcription normée des données verbales complétée par un relevé à l'œil nu pour les données mimogestuelles.

E. ouais c'est le problème euh c'est pluss matérialiste que (***) enfin moi je veux dire eh[] moi (***) rouler en Golf + ça m'a + euh + ça m'a plu mais bon ça me[] (***) tu vois je roule en Deuch' + et puis + c'est + c'est + pareil + je m'en ++ en boîte j'y vais plus parce que ssss (****) je trouve pas mon[]

B. ouais+ tu prends pas ton pied là-dedans

E[] tu vois je suis p'têtre un peu vieux mais (sourit) bon euh + j'ai **plus** cette

B[] (rire complice)

envie-là quoi + ça m'a eu + 'fin +++j'ai eu envie de tout ça quoi mais ++ j'ai plus ++ envie ++ (négation, geste autoadaptateur) 'fin +++++ je vois autre chose quoi + je vois la musique et + mais je

B. ah voilà

pense que[]

B. le "Sip[] dans l'immédiat quand même c'est + c'est quelque chose qu'il faut[] qu'il faut casser parce que quant+ quant y'a un mec qui a une maîtrise et +++ et qui va être embauché pour 3000 balles quoi + j'pense pas que ça soit très motivant + et en plus bon on sait très bien que + c'est un discours communiste que j'ai mais + + (petit rire) que les+ les **patrons** euh vont pas + vont pas en profiter pour les + pour les former +++ parce qu'en général y'a des mecs qui ont des maîtrises de Sciences éco et qui sont + qui ont des stages en entreprise ben i font des photocopies quoi hein ++ alors c'est vraiment se foutre de leur gueule + et puis deuxièmement ils vont profiter sans doute pour virer le personnel

Eric, l'un des deux co-débatteurs vient de révéler à Bruno qu'il n'est lui-même pas étudiant et ne possède pas le moindre diplôme. A partir de ce point, le discours de Bruno, jusque-là très académique, assertif et même un peu pontifiant (plus adapté à l'énonciataire instance universitaire qu'à un pair comme Eric) quitte le registre châtié et savant avec l'apparition de nombreuses formes que nous analysons comme de l'hypocorrection. On relève ainsi, sur le plan des connotations lexicales ou morphologiques: "Sip" (pour C-I-P), *casser*, *y a un mec qui*, *3000 balles*, *y a des mecs qui*, *ben*, *i font des photocopies*, *se foutre de leur gueule*, *profiter* (pour *en profiter*) *virer le personnel*. Par ailleurs, Bruno qui jusque-là enchaînait avec aisance des phrases d'une syntaxe impeccable se met à buter et à multiplier les patterns d'hésitation[] noter en quelques lignes la densité des reprises-répétitions[] *c'est + c'est*, *qu'il faut[] qu'il faut casser*, *quant + quant y a*, *qui a+ qui a une maîtrise*, *et ++ et qui*, *vont pas + vont pas en profiter*, *pour les + pour les former*, *qui sont + qui ont[]* une auto-reformulation[] qui ne marque pas de réorganisation du discours mais un simple ajustement aux choix lexicaux : *qui sont+ qui ont[]* des pauses remplies[] *euh*, *quoi*, *hein*, syllabes allongées ou silencieuses (marquées par +). Cependant, le seul aspect transcrit du discours ne permet pas d'affirmer que ces hésitations font partie d'un comportement d'hypocorrection (ici[] simuler des difficultés d'énonciation pour paraître moins brillant causeur par crainte de s'être montré prétentieux face à un partenaire d'un statut culturel plus modeste) plutôt qu'une authentique mauvaise passe dans le travail de mise en mots. En revanche, sur le

plan mimo-gestuel, pendant toute la durée de cet extrait, on constate que le regard de Bruno reste presque constamment posé sur le visage de son partenaire, et ce, même aux moments où il bafouille en répétant, ou marque des pauses. Les brefs moments où son regard s'éloigne coïncident avec des passages fluides. Souriant, maintenant un débit rapide malgré ces apparentes pannes surajoutées, qui ne rompent à aucun moment la cohésion de son discours, Bruno nous procure par son activité mimo-gestuelle de nombreux éléments pour confirmer le caractère "stratégique" de ses apparentes difficultés. L'aisance de ce locuteur est confirmée par la présence de formes de modulation (*quand même c'est quelque chose – je pense pas que ça soit – bon on sait très bien que – sans doute*) et d'un commentaire sur le dire "c'est un discours communiste que j'ai mais" qui témoignent de sa vigilance réflexive quant à l'impact des arguments produits et de l'efficacité de son contrôle méta-énonciatif. Du point de vue de nos "petits mots", ces présomptions convergentes nous pousseront à analyser les *quoi* et *hein* dans ce passage à la fois comme des ponctuels et des appels à l'approbation (Traverso 1999), mais aussi comme participant, par leur connotation "relâchée", à l'effet de connivence recherché de l'hypocorrection.

En contraste avec ce passage, le tour de parole d'Eric témoigne de ce que peut représenter l'authentique difficulté de la mise en mots, qui accompagne la totalité de sa participation à l'interaction, (on peut d'ailleurs envisager que le style "hypocorrect" affecté par Bruno inclue quelque mimétisme à l'égard de son partenaire). Les passages transcrits (***) représentent les gestes typiques de la recherche lexicale dessinant dans l'air les "contours" de la réalité ou du concept visé, ils sont produits à l'occasion des pauses silencieuses, et manifestent si clairement le manque du mot qu'ils déclenchent (en 4^e ligne) un dépannage verbal (*tu prends pas ton pied..*) de la part du partenaire. Le débit est lent, les pauses silencieuses abondantes, et le regard d'Eric hésite à se poser sur le visage de Bruno. Dans les deux premières lignes, les auto-interruptions débouchent sur des changements complets de structure, ce qui confirme l'instabilité de la planification du discours. Ici, les informations issues du plan mimo-gestuel confortent donc le caractère réel des difficultés d'énonciation, excluant toute interprétation en termes d'hypocorrection. Aussi les "petits mots" comme *enfin* (ou *fin*) relevés peuvent-ils être considérés, conformément au classement de Traverso (1999) comme des marqueurs de reformulation mais, dans ce contexte très hésitant, on peut envisager qu'ils fonctionnent simultanément comme des remplisseurs de pause à valeur temporisatrice.

4. Distinguer est-il indispensable ?

4. 1. Fonctions prévues et fonctions effectives.

Si le linguiste peut parfois parvenir, à grand-peine et à force de mobilisation de critères, à faire le tri de différentes activités discursives si voisines dans leurs manifestations, on peut se demander comment les auditeurs naïfs peuvent dans le quotidien savoir s'ils sont devant une hésitation, une instruction discursive, une modulation ou une hypocorrection, et quelle réaction doit être la leur en conséquence. Opèrent-ils quelque chose qui ressemble à ce tri ? Le font-ils constamment ? De façon non ambiguë ? Cette opération est-elle compatible avec le temps dont ils disposent pour traiter l'ensemble des données communicatives ? Répondre à ces questions demanderait un travail complémentaire, de type expérimental, mais on peut se demander a priori si cette reconnaissance est bien indispensable, et si la communication verbale en face à face ne s'accommode pas d'une certaine dose de flou. L'hypocorrection vise *par définition* à être confondue avec l'hésitation, mais de toute manière, une hésitation authentique et le faux-semblant qu'est l'hypocorrection bénéficieront dans le même sens au locuteur, si l'hypocorrection n'est pas décelée, un dépannage verbal offert par l'auditeur apitoyé suffit par exemple à rétablir la sauvegarde des faces. Et à quoi bon trancher, entre guidage discursif et hésitation, entre statut pleinement discursif ou purement phatique et temporisateur de telle ou telle particule, si, en définitive, l'hésitation peut avoir un effet clarificateur au même titre que d'efficaces indications discursives ? Selon plusieurs auteurs dont Barr (2001), il semble que les auditeurs utilisent des indices paralinguistiques des difficultés d'élocution pour opérer leurs décisions linguistiques. A partir de Smith et Clark (1993), Barr parvient à établir que les locuteurs annoncent par la forme et la durée des hésitations le statut informationnel (ancien ou nouveau) de l'élément introduit, ainsi, en pause remplie initiale (en anglais), *um* est deux fois plus fréquent devant un référent nouveau, tandis que *uh* est deux fois plus fréquent devant un référent ancien, et les hésitations qui suivent un *uh* plus courtes que celles qui suivent un *um*. Les auditeurs tiennent compte de ces indices (tout en intégrant à leur interprétation des éléments de contexte et leur connaissance préalable des locuteurs, pour anticiper les contenus ("anciens" ou "nouveaux référents") du message. D'autre manière encore, bon nombre des "ratés" sont en réalité fonctionnels, rappelle Kerbrat-Orecchioni en regroupant les différentes interprétations que l'on peut proposer face aux inachèvements, rectifications, reformulations, constructions incohérentes et bancales, à la présence des euh, hein, mmh... (marqueurs d'hésitation) mais aussi de l'ensemble des phatiques et régulateurs qui apparaissent dans ces contextes. Kerbrat-Orecchioni note avec Goodwin que, souvent, les marques d'hésitation coïncident avec un moment perceptible de baisse d'attention chez l'auditeur (regard détourné) et que ces symptômes d'un trouble de la communication joueraient en fait le rôle interactif de signal d'alarme efficace, "une sorte de

stratégie inconsciente" du locuteur pour réveiller l'attention de l'auditeur et pour restaurer le bon fonctionnement de l'échange. Dans d'autres cas, c'est au locuteur seul que bénéficierait le bafouillage en lui assurant, par sa fonction dilatoire, le délai nécessaire pour une mise en mots délicate. Si les hésitations peuvent bien sûr être de simples symptômes de l'anxiété du parleur (1991p. 40-43), un marqueur d'hésitation comme *well* peut également représenter une stratégie cette fois-ci dans le dispositif de figuration "Thus we can describe 'well' as a strategy for signalling that a face-threat is about to occur, thereby giving attention to alter's face and reducing the subsequent threat." (Owen cité par Kerbrat-Orecchioni 1992, p 223).

4. 2. Petits mots, tournures vagues et leurres discursifs.

Il est remarquable qu'en dehors des cas où ils trahissent l'anxiété du parleur, dans toutes les fonctions qui viennent d'être décrites, bafouillages, reprises et "petits mots" sont les instruments d'une véritable "mise en scène" de leur propre comportement par les locuteurs, qui sont donc à même d'imiter les symptômes langagiers d'une anxiété (qu'ils n'éprouvent pas) afin de donner le change à leurs partenaires d'interaction pour les amener à patienter (fonction dilatoire), restaurer leur attention en émettant un signal d'alarme artificiel, ou enfin les amadouer, par un embarras prétendu, avant d'attenter à leur face. Ce constat nous amène à envisager les locuteurs comme des acteurs capables de recourir à de véritables "leurres" discursifs, des trompe-l'œil langagiers, servant d'appât pour illusionner les interlocuteurs. L'hypothèse que nous présentons ici est que le caractère flou, inconstant, inclassable de certains "petits mots" du discours pourrait constituer le mécanisme même de leur fonctionnement dans les stratégies que nous avons évoquées. Dans leurs emplois qualifiés de "vagues" ou de "flous", certains petits mots pourraient servir de leurres précisément parce qu'ils font illusion ils ne sont pas dé-sémantisés, mais conservent en eux une trace du signifié "mort" qui leur correspond dans d'autres contextes. Les *enfin, donc, mais, alors*, du locuteur hésitant qui cherche à temporiser avec l'impatience de son interlocuteur, sont efficaces ici comme bouche-trous, précisément à cause de leur valeur instructionnelle précise dans d'autres contextes ils sont d'une certaine manière exhibés, affichés, *comme s'ils* étaient en train d'installer le dispositif structuré d'un discours bien maîtrisé. Il semble d'ailleurs possible que de ces leurres langagiers puissent servir au locuteur à se leurrer lui-même, à se rassurer en se donnant l'impression d'avoir un discours structuré, d'après l'exemple de Bouchard: l'orateur qui multiplie les *alors*, les *donc*, "*qui ne connaîtront une diminution de fréquence et une réelle fonction' interactive' (au sens de Roulet 1985) que quand l'intervention aura pris sa vitesse de croisière et que le trac se sera apaisé. Ces petits mots, indices involontaires de l'état du*

locuteur, sont dans le même temps des 'appuis du discours', qui lui permettent de faire rebondir une énonciation hésitante, même si dans le même temps ils ne peuvent qu'encombrer l'énonciataire" (p.231). "Sans solution de continuité" poursuit Bouchard, "les mêmes petits mots vont jouer, comme 'bon', un rôle plus général de particules énonciatives (cf. Fernandez 1984) venant ponctuer le discours oral continu, en fournissant cette fois-ci un appui aussi bien à l'énonciateur qu'à l'énonciataire. Une nouvelle étape les voit, en tête d'intervention, assumer une fonction de marqueurs de structuration de la conversation " (ibid p. 232). Dans cette dérive d'une fonction à l'autre, c'est l'aspect *continu* souligné par Bouchard qu'il nous semble intéressant de retenir dans le cadre de notre hypothèse. Sa description des emplois d'*alors* (*alors on a un titre..*) montre en effet une polysémie où l'écart entre les niveaux de fonctionnement n'empêche pas l'évocation plus ou moins lointaine d'un signifié de base. "Ce qui nous intéresse c'est que dans le même temps et de la même manière ces 'alors' marquent un choc par rapport à l'action précédente et / ou soulignent une rupture dans la co-action et / ou expriment une incertitude sur la suite à donner à l'action de l'autre" De la même façon, un peu plus loin, Bouchard note aussi que certains "phrasillons" ou une série de *mais* "trouvent leur pertinence dans l'instruction floue qu'ils donnent quant à l'interprétation de l'articulation entre le contexte et l'intervention qu'ils introduisent" (p. 233). Une conception des "petits mots" comme sémantiquement flous et polyfonctionnels, mais conservant dans la diversité de leurs emplois ce qu'on peut décrire comme un "faux air", un "fantôme", une *trace* de leur signifié plus spécifique permettrait de comprendre leur raison d'être dans de nombreux contextes où c'est leur valeur comme leurre, qui en découle, qui les fait figurer. Ce statut de fonctionnement des usages flous comme leures (ou "fantômes" du signifié précis) peut constituer une alternative à l'hypothèse proposée par Bouchard qui voit, à l'inverse, dans l'usage savant une sur-sémantisation des formes initiales, plus floues, de l'usage commun on peut concevoir que les locuteurs ordinaires, s'ils pratiquent quotidiennement les usages flous, le font en fonction d'une connaissance, au moins passive, de la valeur précise que peuvent avoir les petits mots du discours concernés. Le petit mot n'est pas désémantisé dans les contextes où il 'encombre' il affecte de véhiculer un signifié apparenté, plus précis que celui qu'il apporte vraiment au contexte. La présentation pragma-sémantique de *t'sais*. par Dostie & de Sève (1999), comme graduellement dérivée de *tu sais* sans rompre complètement les amarres avec l'énoncé d'origine, et présentant un continuum au travers des six emplois distingués concorde elle aussi avec cette conception polysémique.

Une question reste entière celle de savoir pourquoi tous les petits mots du discours ne sont pas candidats au statut de "fantôme", ou de leurre discursif. Parmi les connecteurs d'énumération, si *enfin*

s'accommode particulièrement bien du flou, et joue par excellence le rôle de temporisateur, le même fonctionnement est inconcevable pour un quasi-équivalent comme *bref*.

Proposer la notion de "flou discursif" conduit cependant à s'interroger sur le niveau de lucidité de telles démarches. Sans aller jusqu'à parler, de façon un peu paradoxale, de "stratégie inconsciente", on ne peut pas être sûr que l'hypocorrection corresponde toujours à une stratégie délibérée. Le locuteur "hypocorrect" peut très bien être subjectivement à mi-chemin entre l'hésitation authentique et une simulation délibérée, ou au moins le laisser-faire calculé face à un début d'hésitation. De même l'activité de modulation, dans la mesure où elle n'est plus qu'à peine consciente (Vion 1992) peut n'être considérée que comme simple indication discursive par les locuteurs et par les destinataires qui ne conscientiseraient pas complètement sa valeur d'amadouage, et ainsi de suite. On pourrait donc avoir avantage à envisager de voir l'ensemble de ces activités comme s'opposant de façon polaire plutôt que de façon tranchée, et les concevoir comme reposant par excellence sur des signes flous. Cette conception, même si elle concerne ici des mots de la langue, et donc a priori des unités discrètes, nous amènerait à rapprocher certains des fonctionnements, celui des "petits mots" en particulier, de celui de manifestations non-verbales relevant du système de partage empathico-inférentiel dont Cosnier (2000) pose l'existence, pour rendre compte d'un large versant de la communication correspondant à une partie de nos échanges non-verbaux. Cosnier voit en effet dans la communication en face à face la coexistence de "deux systèmes étroitement imbriqués" dans notre communication : l'un comme

change de signaux soit arbitraires (le système verbal) soit simplement conventionnels (non-verbaux) traités sur le mode encodage/décodage cognitivo-inférentiel

l'autre, comme

"système de partage empathico-inférentiel, utilisant de façon privilégiée les manifestations non verbales de la pensée imagée supportée par la gestualité vocale et la gestualité corporelle".

Une conception de l'activité langagière comme combinant ces deux versants permettrait de mieux comprendre comment nous parvenons à gérer la complexité de la coénonciation et des évaluations réflexives continues qu'elle suppose. Synthèse des informations produites par ces deux systèmes, notre savoir-faire interactionnel nous permettrait tantôt de *savoir*, tantôt de *sentir* si nous avons affaire, chez celui qui nous parle, à l'une ou l'autre de ces activités – ou à autre chose encore, sans que le système linguistique nous fournisse par lui-même la totalité des indications nécessaires.

Conventions de transcription

::::	allongement
un <u>peu vieux</u> mais	recouvrement
mais je pense que=	le tour suivant suit immédiatement
+, ++, +++ () (1,5)..	pauses (de plus en plus longues, chronométrées..)
espèrent faire ça	accent d'intensité
(sourire)	indications sur le mode non-verbal
(***)	présence de gestes d'hésitation
peur de//	
//je sais pas	interruption du tour de parole

Références

- Barr D. (2001) "Trouble in mind" paralinguistic indices of effort and uncertainty in communication". In Cavé C., Guaitella I., Santi S. *Oralité et gestualité*, Paris, L'Harmattan, 597-600.
- Beattie G. & Shovelton H. (1999) 'Do iconic hand gestures really contribute anything to the semantic information conveyed by speech' *Semiotica*, 123-1/2, 001-030.
- Blanche-Benveniste C. "Syntaxe, choix de lexique et lieux de bafouillage", *DRLAV* 36-37 123-157.
- Bouchard G. (2000) 'M'enfin' Des "petits mots" pour les "petites "émotions", in Plantin C., Doury M., Traverso V. *Les émotions dans les interactions*, Presses Universitaires de Lyon. 223-238.
- Brémond C. (2001) "La particule bon dans les discours affectés" entre tension et régulation émotionnelle". in Colletta J.-M. et Tcherkassof A., *Emotions, Interactions et Développement, Actes du Colloque International*, Université de Grenoble. 123-127.
- Butterworth, B. & Hadar, U. (1989) "Gestures, Speech and Computational Stages" A Reply to McNeill *Psychological Review* 96-1, 168-174.
- Cosnier J., 2000 "La voix, les gestes, le corps", in *Tu parles Le français dans tous ses états*, Paris, Flammarion 325-340.

- Cosnier J. & Brossard A. 1984 □ *La communication non verbale*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Charolles M. (1987) □ 'Spécialisation des marqueurs et spécificité des opérations de formulation, de dénomination et de rectification', in Bange P. (éditeur), *La Dame de Caluire*, Berne, P. Lang 99-123.
- Dostie G. & de Sève S. (1999) : "Du savoir à la collaboration. Etude pragma-sémantique et traitement lexicographique de 'J'sais' □", *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 5, 11-35.
- Ducrot O. et al. (1980) □ *Les mots du discours*, Paris, Editions de Minuit.
- Fernandez-Vest M.J. (1984) □ *Les particules énonciatives*, Paris, Presses Universitaires de France, Linguistique nouvelle.
- Gaulmyn M.M. de (1987) □ "Les régulateurs verbaux □ le rôle des récepteurs", in □ Cosnier J. & Kerbrat-Orecchioni C., *Décrire la conversation*, Presses Universitaires de Lyon, 203-223,.
- Kendon, Adam (1967) "Some functions of gaze direction in social interaction". *Acta Psychologica*, 26(1), 1-47.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1990 et 1992) □ *Les interactions verbales*, T. I et II, Paris, Armand Colin.
- Lee V. & Beattie G. (1998) □ "The rhetorical organization of verbal and nonverbal behaviour in emotional talk". *Semiotica* 120 – 1/2, 39-92.
- Levelt, W. (1983) □ "Monitoring and self-repair in speech", *Cognition*, 14, 41-104.
- Maingueneau D. (1996) □ *Les termes-clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Maury-Rouan C. (2001) □ "Mimiques, regards et activités discursive". *Sémio 2001, Actes du Congrès International de Sémiotique*, CD-ROM, Université de Limoges.
- Maury-Rouan C. (2000) □ "L'hypo-correction □ entre sociolinguistique et analyse linguistique des interaction", in □ *Lengua, Discurso, Texto*. Madrid, Visor Libros 1627-1638.
- Mc Neill, D. (1989) "A Straight Path-to Where □ Reply to Butterworth and Hadar". *Psychological Review* 96-1, 175-179.
- Mc Neill, D. (1992) *Hand and Mind. What Gestures Reveal about Thought*. The University of Chicago Press.
- Morel M.A. & Bouvet D. (2001) □ "Les réalisations formelles de la coénonciation et de la colocation □ étude de la cooccurrence et de la distribution des indices des trois plans □ morphosyntaxique, intonatif et posturomimogestuel" In □ Cavé C., Guaitella I., Santi S. *Oralité et gestualité*, Paris, L'Harmattan, 482-487.
- Mosegaard-Hansen M-B. (1998) □ *The Function of Discourse Particles. A study with special reference to standard spoken french*. Amsterdam □ Benjamin's.

- Riegel M., Pellat J-C., Rioul R. (1994) □ *Grammaire Méthodique du Français*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Rimé, Bernard, & Schiaratura, Loris (1991)"Gestures and Speech", in Feldman Robert S. & Rimé, Bernard, *Fundamentals of Nonverbal Behavior*, Cambridge University Press.
- Revue de Sémantique et Pragmatique* (1999) □ *Les connecteurs entre langue et discours*, RSP, 5.
- Seyfeddinipur M. & Kita S. (2001) □ "Gestures and dysfluencies in speech", in □ Cavé C., Guaitella I., Santi S. *Oralité et gestualité*, Paris, L'Harmattan, 266-270.
- Smith V.L. & Clark H.H. (1993) □ "On the course of answering questions". *Journal of memory and language*, 32, 1, 25-38.
- Traverso V. (1996) *La conversation familière, Analyse pragmatique des interactions*. Presses Universitaires de Lyon.
- Traverso V. (1999) □ *L'Analyse des conversations*, Paris, Nathan.
- Vincent D. (1993) □ *Les ponctuels de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuits Blanches.
- Vion R. (1995) "La gestion pluridimensionnelle du dialogue", *Cahiers de Linguistique Française*, 17 □ 179-203.
- Vion R. (1992) *La Communication Verbale. Analyse des interactions*. Paris, Hachette